

gence et de nulle épargne aux choses de son estat (1). »

Jean de Tournes avait organisé excellemment chez lui le travail en toutes ses parties ; il s'était préparé à imprimer un caractère nouveau à la confection du livre, et, comme il avait un sentiment très juste du goût de son temps, il devait entreprendre d'introduire dans les choses de l'art qui confinaient à son métier les raffinements qu'on recherchait avec une sorte de passion. Ce mouvement devait être accéléré par le nombre et la hardiesse des lettrés, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, dans le même temps, en présence de cet art délicat qui procédait de l'école de Fontainebleau, qui visait à l'élégance et y sacrifiait la justesse, dont Bernard Salomon était le spirituel inspirateur, l'art français, plus sévère, plus noble et plus correct, était représenté à Lyon par un maître d'un haut mérite, par Corneille de Septgranges, qui est encore ignoré de nos jours(2). L'enseignement de ce maître devait être perdu.

L'exemple donné par Jean de Tournes devait être suivi. Balthazar Arnoullet, Guillaume Roville et Mathieu Bonhomme étaient attentifs à cette direction nouvelle qui faisait prévoir que leur métier déjà si prospère le serait encore davantage. Guillaume Roville, qui n'était que libraire, n'avait certes pas le génie de de Tournes, mais il était très entreprenant, très curieux, d'ailleurs très instruit

(1) L'auteur du *Dialogue de Portographe* (1555), cité par MM. Alfred Cartier et Adolphe Chenevière dans leur étude sur Antoine Du Moulin (1896, p. 14), étude intéressante de tout point.

(2) Nous avons fait connaître Corneille de Septgranges en 1888 dans notre livre sur les Peintres de Lyon, mais M. Julien Baudrier, qui a eu la bonne fortune de découvrir des ouvrages de ce maître, a su lui assigner le rang auquel il convient de le placer. (*Bibliographie lyonnaise du XVI^e siècle*, 2^e série, 1896, p. 371 à 381.)